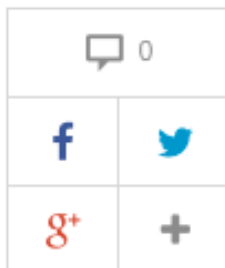


Art contemporain

Les troublantes expériences immobiles d'Ismail Bahri

Frédérique Chapuis Publié le 30/07/2017. Mis à jour le 28/07/2017 à 16h20.



Au Jeu de Paume cet été, l'artiste tunisien arrête le temps avec ses vidéos dépouillées et poétiques. Pour Télérama.fr, il en décrypte deux, images à l'appui.

A Voir

Ismail Bahri :
instruments 
Jusqu'au 24/09/2017

Ismail Bahri réalise ses vidéos avec des presque riens. Un plan fixe animé d'un imperceptible mouvement : ici, du sable qui glisse dans une main (*Sondes*, 2017), là, une pelote de laine qui se dévide sur la neige (*Dénouement*, 2011). Né à Tunis en 1978, il produit des œuvres à contre courant d'une époque saturée d'images.

A la limite du perceptible

Après des études aux beaux-arts de Tunis, il pratique le dessin ou la peinture, avant finalement d'adopter la vidéo, et se focaliser sur des choses élémentaires, sur des détails. « La pratique de la vidéo, précise-t-il, s'est imposée au moment où j'ai commencé à

développer des petites expériences dont je voulais enregistrer les évolutions. Ces petites expériences consistent généralement à observer la lente transformation d'une chose, parfois à la limite de l'immobile ou du perceptible. » Dans un monde de profusion, la nécessité d'affiner son sens de l'observation et la capacité à se concentrer, s'est imposée à lui. D'un film à l'autre Ismaïl Bahri s'attache ainsi à décrypter des territoires familiers, un geste, obligeant aussi le spectateur à se soustraire de l'environnement extérieur pour observer à son tour la lente et obstinée transformation de choses qui peuvent sembler mille fois vues.

En atelier, l'artiste dépouille la scène de tout figurant, de tout décor, pour ne s'attacher qu'à produire des ambiances aux couleurs neutres et minimales, où seule la répétition d'un geste provoque une attention accrue, une subtile émotion. Et impose finalement une empathie pour ces modestes événements familiers : qui n'a pas fait couler du sable entre les doigts, froissé un papier ou regardé brûler une feuille ?

« Ce travail est né de l'observation d'une feuille de papier lancée dans le foyer d'une cheminée en hiver, à Tunis. J'ai vu une auréole de combustion rouge progresser d'abord en cercle, puis de façon anarchique, pour vite s'éteindre. Bien que mille fois vue, j'ai soudain trouvé cette auréole rouge fascinante. Elle m'a sauté aux yeux et à l'esprit d'une certaine façon. Je me suis alors mis au travail pour essayer de « tenir » cette auréole dans le temps et dans l'espace d'une feuille de papier standard. Je voulais faire en sorte d'appivoiser cette auréole ténue, sans la fixer ou la retenir pour autant.

Il a fallu plusieurs semaines d'essais et d'échecs. Je n'arrivais pas à comprendre la façon dont cette énergie lumineuse progressait à même la feuille, jusqu'à me rendre compte qu'il fallait choisir un grammage de papier précis et enclencher la combustion avec un certain geste. Le plan séquence vidéo qui en a résulté correspond à la dernière prise, à celle où l'expérience a fonctionné. Source est une sorte de dessin progressant à même la feuille de papier. En filmant ce cercle, j'ai été frappé par un paradoxe : l'apparition de la forme produit sa disparition, et inversement. Quelque chose de la vie et de la mort s'interpénètrent, un peu comme dans un nœud de Moebius. »

« Les images froissées sont prélevées de magazines, ceux que beaucoup de gens achètent et que l'on trouve un peu partout, dans les salles d'attentes, chez les coiffeurs... Il s'agit de publicités représentant le corps canonique de mannequins. Je me suis mis à les froisser, un peu machinalement à l'atelier. Je n'avais pas d'idées préalables. C'est venu, je pense, d'un geste un peu nerveux, très automatique. En froissant ces images, je me suis rendu compte que le processus de pli et de « dépli » finissait par dépigmenter les images et produisait une sorte de transfert entre l'image et les doigts qui les manipulent. Images et corps s' affectaient mutuellement : la page s'évidait de son contenu quand les doigts finissaient par se teinter des pigments de l'image.

J'ai cherché des magazines qui se dépigmentent rapidement et j'ai focalisé mon attention sur le son que produit le froissement du papier. La buraliste de mon quartier m'avait alors aidé à sélectionner certains magazines dont les pages se dépigmenteraient plus rapidement. Il n'y en a finalement pas beaucoup. La majorité de magazines mettent 10 à 15 minutes de travail pour se dépigmenter mais certains, de qualité moindre je suppose, peuvent l'être en 5 minutes. Je me suis donc concentré sur ces magazines-là, car je tenais à ce que la vidéo ne soit pas trop longue. Cinq minutes c'est parfait : c'est suffisamment

long pour voir le procédé dans son intégralité, et suffisamment court pour assister au « développement à l'envers » (c'est à dire de l'image à son évanouissement) dans son intégralité. Car finalement ce qui m'intéresse est d'être disponible à ce que les choses vont me « faire faire ». Comment une observation, l'inattendu attirant mon attention, va enclencher une série d'opérations empiriques ? »